

Du chapeau à la main

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 50

PDF erstellt am: **21.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216819>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI



Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

Pour les annonces s'adresser exclusivement à la

PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité

LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : Suisse, un an Fr. 6.—
six mois, Fr. 3.50 — Etranger, port en sus

ANNONCES

30 cent. la ligne ou son espace.

Réclames, 50 cent.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les nouveaux abonnés au CONTEUR VAUDOIS, pour 1922, recevront ce journal **GRATUITEMENT** dès ce jour au 31 décembre prochain, en s'adressant à l'Administration, 9, Pré-du-Marché, Lausanne.

DU CHAPEAU A LA MAIN

POLITESSE, courtoisie, civilité, bienséance, urbanité, voici des mots qui ont un air de famille incontestable; mais ils ont aussi, en ce temps-ci, un petit goût de rance. Oh! il n'y a pas de nenni. C'est ça! Seuls, ceux dont la tête a blanchi sous les années savent encore la signification de ces mots et continuent des traditions auxquelles ils ont été initiés dès leur plus tendre enfance. Mais les jeunes! Et allez donc! Histoire ancienne que tout ça. Les temps ont changé:

Vieux habits, vieux galons, inutile harangue!

On dit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Si, pourtant, il y a quelque chose, quelque chose qui n'y est plus, devrait-on dire. Cette chose, c'est la disparition de la politesse.

Reviendra-t-il jamais, le bon temps où l'on se piquait de bonne éducation? Hélas! m'est avis qu'il est bien d'autres choses encore que nous ne reverrons plus. Il en faut faire notre deuil. C'est fichant, tout de même.

Ecoutez donc ce que disait, à ce même propos, un de nos confrères:

* * *

De toutes parts, on se plaint que la jeunesse des écoles ne connaît ou ne pratique plus les règles élémentaires de la politesse. Les dames, dans la rue, sont bousculées, doivent descendre du trottoir pour faire place à des jeunes gens mal élevés. Il y a bien quelque chose à dire.

Les formes de la politesse varient d'un pays à l'autre. A côté de la question d'éducation, il y a l'habitude, le préjugé, la mode. En Allemagne, les hommes ont l'habitude de larges coups de chapeau, jusqu'à terre, comme autrefois, au temps du tricorne ou des vastes coiffures à plumes. Il y a, certes, quelque chose de théâtral dans ce geste, quelque chose d'affecté. Il est vrai qu'on peut ainsi nuancer le salut, en le faisant plus ou moins ample.

En Angleterre, les messieurs ont un geste exquis de la main, une sorte de salut amical, qui sait être poli sans familiarité, et qui remplace le coup de chapeau. Le pauvre chapeau! à force d'être malmené par notre salutation un peu maniérée, il prend rapidement des formes douteuses; il est maculé, déjeté et nous comprenons, à cet égard, la mode qui consiste à exhiber par tous les temps une chevelure léonine ou des nattes bien aplaties. C'est économique, soit, mais c'est laid.

Dans ce domaine, tout est dans la manière, dans le ton. Il suffit d'observer l'art avec lequel les dames arrivent à nuancer leur gracieux salut de la tête. Sans effort, elles savent être éloquentes, d'une amabilité souriante et d'une insolence exquise.

Nous, hommes, nous avons le monopole du lourd et du gauche. Et si nous nous avisons de supprimer

le geste classique, le coup de chapeau réglementaire, il s'agit immédiatement de faire preuve de goût et de mesure. Il est si facile d'affecter une certaine condescendance blessante, une supériorité distraite ou une familiarité déplacée. Ce qui nous manque le plus, c'est le naturel.

Le bon gros salut campagnard, dans sa rudesse et sa rondeur, nous repose souvent du salut compliqué du citadin.

Après tout, qu'importe la forme! L'important, c'est de rester poli.

* * *

Et puisque nous en sommes au « chapitre des chapeaux », c'est-à-dire des salutations, il est bien naturel de descendre un peu des hauteurs de l'occiput et de parler de la poignée de main, encore, chose incroyable, qu'elle soit d'usage moins ancien que le coup de chapeau.

* * *

Il n'y a guère plus d'un siècle, paraît-il, que les gens se touchent la main en se saluant, dit un chroniqueur. Dans certains pays, on va même jusqu'à baiser la main de celui que l'on tient pour son supérieur.

Il est évident que le geste est plus gracieux que celui des nègres qui se frottent le nez en guise de salutation. Est-il plus hygiénique?

Les hygiénistes affirment que la poignée de main est l'un des moyens les plus sûrs d'échanger des bacilles et de contracter des maladies.

On fait avec les doigts tant de gestes inconscients qu'on ne se rend pas compte de la somme de petites saletés dont on les recouvre. On se gratte dans les cheveux; on se gratte le nez en son bout ou en son intérieur; on se gratte un bouton, une pustule, une croûte; on passe les doigts dans sa moustache souvent humectée de salive; on tâte sa bouche; on se gratte les oreilles; on se frotte un œil; on palpe son mouchoir de poche; on tient des pièces de monnaie, des billets de banque, toutes sortes d'objets qui ne sont pas désinfectés.

Et avec ces mêmes doigts, sans qu'on les ait lavés, on salue un ami, un passant dont les doigts ont aussi fait auparavant les mêmes gestes.

On prend chez le voisin des cultures microbiennes parfois dangereuses; on ne se lave pas et, sur soi-même, on recommence les gestes inconscients; on s'infecte sans le savoir. Et lorsqu'on a touché en quelques heures les mains de dix personnes qui en ont fait autant, on a sur ses doigts une colonie merveilleuse de bacilles.

A la vérité, le corps humain est résistant et ne prend pas toutes les maladies dont il porte les germes. Mais si l'on pouvait éviter de lui en inoculer quelques milliers en un jour, il ne s'en porterait pas plus mal!

C'est pourquoi nous ne sommes pas surpris d'apprendre qu'il s'est fondé à Paris une « Ligue contre la poignée de mains ».

Il va sans dire que les Ligueurs ne renoncent pas à tous les « shake hand ». Entre amis intimes, entre parents, il y a moins de méfiance.

Et le gant, pensez-vous, ne pourrait-il pas suffire à ceux qui craignent de s'infecter? Le gant est un pis aller, souvent plus dangereux que la main nue.

Bref, la salutation... manuelle n'étant qu'une mode, cette mode passera un jour, mais ce ne sera pas demain.

Je vous la serre tout de même!



PÈ LA MUNICIPALITA

LAI a on teimps por tot, que l'a de ion de clliau monsu dâi z'altro iâdzo que l'ant fé la Bibliia, et que l'étant dâi têt fin finaüd po devenâ cein que lè dzein l'avant derrâi la tita. « Lâi a on teimps po passâ pè lè man âo tire-mondo et on teimps po passâ pè clliau âo croque-mort; on teimps po plliantâ et on teimps po trère cein qu'on a plliantâ; on teimps po tyâ et on teimps po guiéri; on teimps po plliorâ et on teimps po rire; on teimps po accouilli dâi pierre et on teimps po lè ramassâ; on teimps po eimbransi et on teimps po fère la potta; on teimps po tsertsi et on teimps po pèdre; on teimps po dégoursi et on teimps po retacounâ; on teimps po sè quaisi et on teimps po dèvesâ; on teimps po caressi et on teimps po sè boudâ; on teimps po la guèrra et on teimps po la pé. »

Se lâi avâi z'u dâi vote de son teimps, lo râi Samelon que l'a fé clli galé couplliet, l'arâi assebin marquâ: « On teimps po nommâ dâi municipai et on teimps po lè dègenuautsi. »

* * *

L'è stau dzor que l'a faliu votâ po lè municipai, que sant dan lè précaut de la coumouna. Clliau que sant vegnâ sant pâo-tîre bin contein. Mâ n'arant pa rein qu'à lau sè promenâ, bin fricotâ et bâire quauque bon verro. Faut pas mau lè lau còrdre, l'ant prau de cassemeint de tita et faut ître benhirâo po leu se l'attrapant de teimps z'a outro quauque létson. S'èin vayant dâi poute dâi iâdzo que lâi a et principalement quand l'ant à eingrindzi avoué dâi certaine femme que lâi a, et que l'ant onna tapetta dau diablo et on boutafrou à pitâ avoué on avocat.

Dan, po ein reveni à clliau croûte femme, on dzor la Municipalitâ de Bramafam vâi ein arrevâ iena que l'étâi 'na tota serpa et retsaudâie quemet la pichietta de l'einfè. L'étâi son second basquellion (*enfant illégitime*) et on l'avâi convoquâie po lâi fère on pridzo pas pequâ dâi vè. Lo syndico lâi fâ dinse:

— Attiutâde! Vo z'ite onna fenna de rein dau tot de no z'amenâ tote lè z'annâie on boute que n'a min de père. Et pu aprî l'è adî no que no faut payî. L'è onna vergogne d'ître dobedzi d'èintreteni tota cllia cassibrâille. No voliein savâi ora à cò l'è clli bouibo!

Et la serpa ne repond-te pas:

— A monsu lo syndico et à tota la Municipalitâ... du que l'è li que pâte.

* * *

On outro coup, l'étâi on outra fenna que revegnâi: onna roncanna que n'avâi jamé tot demândâ et mandèi. Voliâve que la Municipalitâ lâi baille de la mataîre po sè fère on gredon po la senanna. Et ie desâi:

— Et pu, vo sède, foudrà m'èin mettre prau et pas mè frustrâ et mè tsaupogni. Sti an passâ, m'èin è pas pî restâ po mè fère onna taille.

— Vo n'âi jamé tot de et tot recliama, que lâi